

Réussir à tout prix ? La fabrique du mérite et ses illusions

Et si l'on cessait de courir après la réussite telle que le système nous la vend ? Et si, à la place, on faisait l'éloge de la simplicité, de la cohérence intérieure, du refus des injonctions absurdes ? À travers une lecture critique de la méritocratie à la française, ce billet propose de sortir de l'illusion collective. Et de reprendre, enfin, possession de nos choix.

Le mythe du mérite, version française

Depuis l'enfance, un scénario est écrit pour nous. Il commence à l'école, passe par l'université, débouche sur un emploi stable et, si possible, valorisé socialement. Pour les enfants des classes populaires, une promesse supplémentaire vient s'ajouter : celle de la méritocratie. En travaillant dur, en s'adaptant, ils pourront quitter leur milieu d'origine. Gravir les échelons. Prouver qu'ils méritent leur place.

Mais cette promesse repose sur un mirage. Celui de l'égalité des chances. Dans les faits, l'ascenseur social est en panne depuis longtemps. Et pour celles et ceux qui dévient du parcours balisé — artistes, poètes, chercheurs précaires — le système a peu de place à offrir. Sauf à rentrer dans les cases d'une fonction publique sous tension, soumise à des concours de plus en plus sélectifs, dans des conditions de travail souvent dégradées. Hors de la Raison d'État, point de salut.

Un modèle à bout de souffle

Le récit national du mérite ne tient plus face aux réalités économiques et sociales. L'État, lui aussi, a changé de rôle. Il ne garantit plus autant qu'avant un filet de sécurité : il exige désormais de ses citoyens qu'ils soient performants, rentables, qu'ils managent leur propre vie. En somme, qu'ils s'auto-disciplinent.

Cette logique s'accompagne d'une gestion de la pénurie : carburant, médicaments, moyens dans l'éducation ou la justice. Les droits sociaux sont conditionnés, réduits, menacés. Le RSA est désormais soumis à une obligation d'activité, les formations sont moins accessibles via le CPF, et les contrôles de Pôle emploi se durcissent. Le tout sous prétexte de lutter contre les « profiteurs » — une figure fantasmée, sans données sérieuses pour en mesurer l'existence réelle. Peu importe : elle justifie la restriction de droits. Et transforme chaque citoyen en suspect.

Quand la honte remplace la fierté

Dans cette société de la performance, notre valeur se mesure de plus en plus à l'aune d'un seul indicateur : le portefeuille. Un bon compte en banque devient synonyme de bonne décision. À l'inverse, toute fragilité — maladie, burn-out, chômage — devient une faute morale. On n'est plus une personne en difficulté, on devient un problème. Un poids pour la société.

Le burn-out est révélateur de cette mécanique perverse. Il montre l'écart entre ce que nous sommes intérieurement et ce que le système attend de nous. L'adaptation devient une obligation permanente, au détriment de nos limites, de notre santé, de notre identité.

Rompre le sort, retrouver le sens

Mais dans ce chaos, une forme de lucidité peut émerger. Comme dans une relation familiale toxique, les dérèglements du système nous obligent à poser des limites. À définir ce qui nous correspond vraiment. Il ne s'agit plus de réussir « selon les critères » mais de s'accomplir selon ses propres repères.

Cela passe par un deuil. Celui d'un rêve construit par d'autres, pour d'autres. Et par un retour à soi, à une forme de simplicité intérieure. Moins spectaculaire, peut-être. Mais plus libre.

C'est ce chemin que je prends aujourd'hui. Et il est, malgré tout, profondément libérateur.